

d'hui, si rares parmi les serviteurs. Donc, orphelins tous deux, les époux, à part Marjolaine et Françoise Bédache, vivaient seuls et pour eux-mêmes.

Sauf les visites qu'ils faisaient ensemble aux nombreuses fermes qui constituaient la fortune indivise des deux frères, Maria et son mari ne quittaient pas leur spacieuse demeure et son vaste jardin. Les jours s'écoulaient donc heureux et calmes, trop lents pourtant, au gré de l'impatient Albert, quand sa femme lui eût annoncé que, bientôt, elle lui donnerait un doux gage de leur amour.

Deux fois, à l'heure des repas, les époux se retrouvaient quotidiennement en face du hargneux visage de la Bédache qui, avec une sourde envie, était témoin de leur félicité. Bons et affectueux envers cette ingrate créature, les jeunes gens, pour se faire pardonner leur bonheur, ne cessaient de lui répéter :

— Un peu de patience, Françoise, ton tour viendra... nous te marierons. Si grande que soit notre satisfaction, elle ne sera complète que le jour où nous aurons assuré ton avenir.

La morose fille remerciait par quelques courtes phrases, mais la jalousie qui la mordait au cœur lui faisait se dire :

— Assurer mon avenir ?... Est-ce qu'ils ne feraient pas cent fois mieux d'y penser tout de suite que de jouer devant moi toutes leurs ridicules simagrées d'amour... eux qui s'adorent le jour et se disputent la nuit.

Car Françoise qui, on le sait, demeurait au même étage que les époux, avait fait une singulière découverte. Plusieurs fois, depuis le mariage, il lui avait semblé entendre le bruit d'une espèce d'altercation nocturne qui offrait cette étrange particularité qu'au lieu de se passer dans l'appartement des époux, elle avait toujours lieu sur le carré, sur lequel s'ouvrait aussi son logement. Donc il lui était arrivé, au milieu de la nuit, qu'elle avait été réveillée cinq ou six fois par les murmures d'une querelle, entre les jeunes mariés, qui se reproduisait toujours dans les mêmes conditions.

C'était d'abord comme un murmure plaintif de Maria qui semblait implorer quelque grâce, puis son accent se faisait plus impératif. Alors, la voix d'Albert répondait, brève d'abord et sur l'intonation de la surprise, puis subitement tendre. Ensuite Françoise entendait le doux bruit d'un baiser, bientôt suivi d'un claquement de porte qui lui annonçait que les époux venaient de rentrer dans leur appartement.

Que s'était-il dit en ces nocturnes scènes qui, toutes, nous le répétons, s'étaient identiquement reproduites ? La Bédache n'avait pu jamais parvenir à le savoir. D'abord parce que les phrases étaient toujours prononcées à mi-voix, et ensuite parce qu'il était impossible à l'espionne d'entr'ouvrir doucement sa porte qui, au moindre jeu sur ses gonds, faisait entendre un grincement aigu.

La première fois que Françoise avait écouté cette scène qui s'arrivait que vaguement à son oreille, une méchante joie avait rempli son cœur :

— Voilà les tourtereaux qui ont fini de roucouler, ils en sont aux coups de bec. Demain matin, au déjeuner, je m'amuserai un peu en les voyant se faire la mine.

Mais le lendemain, contre son attente, elle avait retrouvé le couple encore plus épris que la veille, et ce même redoublement de chaste tendresse s'était toujours répété à tous les lendemains des nuits où s'était renouvelée la scène surprise par Françoise...

La vie des jeunes gens se faisait de plus en plus étroite-

ment intime. Pour éviter que la moindre fatigue fût nuisible à sa chère adorée, Albert, se contentant au logis, oublia fermes, moulins et forêts. L'existence se passait en une volontaire solution pour les deux époux.

Albert Faustol avait pour le dessin un remarquable talent. Durant ces longs tête-à-tête, il entreprit de faire aux deux orayons le portrait de sa femme. Quo de charmantes scènes nécessita ce travail ! Comme l'époux le retoucha maintes fois sans le trouver jamais assez ressemblant ! Et il avait grandement tort !

L'amour avait si bien guidé sa main que le plus renommé portraitiste n'aurait pu arriver à une aussi parfaite ressemblance. C'était Maria avec ses doux yeux, sa mignonne et gracieuse bouche, son ondoyante et riche chevelure ; Maria, enfin, avec la grâce, la fraîcheur et la beauté de ses seize ans. En voyant la frappante image de sa jeune maîtresse, Marjolaine avait pleuré de joie et avait exprimé son admiration par cette phrase :

— C'est à lui dire : Madame, la soupe est servie !

Un magnifique cadre, qu'on avait fait venir de Paris, renferma bientôt le ravissant portrait, qui fut exposé dans l'endroit le plus apparent du salon.

Enfin arriva le jour où la jeune femme devint mère. Albert, sur l'ordre du médecin, dû attendre la délivrance dans une salle du rez-de-chaussée. Ce qu'il souffrit pendant cette anxieuse attente, nous ne saurions l'exprimer.

Le docteur vint enfin le rejoindre.

D'un bond, Albert fut près de lui, frémissant de joie, car l'apparition du médecin annonçait la fin des tortures de Maria.

— Eh bien ? fit-il d'une voix qui vibrait d'impatience.

— C'est une fille, annonça l'arrivant.

— Bénie soit-elle ! Maintenant, docteur, vous me permettez d'aller embrasser la mère et l'enfant ?

Et il voulut s'élançer.

Mais le bras du médecin lui barra le passage.

— Hein ! fit Albert qui, dans le premier excès de sa joie, n'avait pas songé à bien examiner la physionomie du docteur.

Cet homme était un vieux praticien chez lequel un long exercice avait à peu près endormi la sensibilité. Il ne calcula pas la douloureuse portée du coup qu'il allait frapper, et, tendant toujours la main devant Faustol qui cherchait encore à passer, il lui dit brutalement :

— Monsieur, vous êtes veuf !

Pas un mot ne put venir aux lèvres du malheureux. Chancelant sur ses jambes, l'œil fou, il regarda une seconde, tout hébété, le médecin comme pour s'assurer, par l'examen de son visage, s'il avait bien entendu. Puis, il s'abattit foudroyé par une congestion.

Quand, après cinq jours d'un terrible délire, l'infortuné revint à lui, Maria reposait, au cimetière de Honanès, dans la tombe où l'avaient précédée ses parents. Pourquoi sa dernière demeure n'avait-elle pas été choisie de préférence dans le champ de repos du village de Mortreuil ? Cela venait d'une décision de Françoise Bédache.

Aussitôt que Marjolaine était venue lui annoncer la fatale nouvelle, tout un flot de larmes avait jailli de ses yeux ; mais en même temps qu'elle donnait cette marque extérieure de désespoir, une atroce pensée s'était subitement présentée à l'esprit de ce monstre de dix-sept ans.

— Tiens, se dit-elle, en usant un peu d'adresse on pourrait prendre la place vide.